

Chapitre VIII : Face au fleuve

Il faut rester dans l'indéfini car dans ce monde en perpétuel mouvement, les endroits changent de place, au gré des hésitations tectoniques et des cataclysmes. Nous dirons donc qu'au début, il y avait une source quelque part, dans un hémisphère sud.

Cela faisait sans doute déjà très longtemps que l'eau dormait sous la terre et cherchait à en sortir – sans doute aussi de l'eau avait-elle surgi ailleurs, au gré des failles et des déchirures, avec l'obstination des choses évidentes -, mais c'était la première fois que de l'eau apparaissait là, précisément là, c'est-à-dire en ce quelque part qu'on n'appellerait jamais plus autrement que « la source ».

Il y avait donc une source, quelque chose qui jaillissait du sol comme un poing fermé et qui se détendait brusquement, projetant ses doigts liquides dans un désir agglutiné ; autour : de la caillasse, du minéral, de la lave refroidie qui, peu à peu, se tacherait de bactéries dans la plus parfaite indifférence.

Dans le ciel mauve de l'ère primaire, rien ne bougeait.

La Meuse était jaillie, déjà vieille comme le monde. Et depuis lors, le fleuve coulait vers la mer. Rien n'avait arrêté son cours : éruptions volcaniques, séismes, surrections, subsidences, toutes les grandes orgues de la symphonie tectonique n'avaient pas suffi. Quant à l'explosion de la chose vivante, n'en parlons même pas.

Penser à cela pour ne pas penser à autre chose.

XXX

Depuis la fermeture de l'Université, Camille n'avait plus aucune raison de rester à Bruxelles. On chuchotait que des cours clandestins seraient organisés, mais lorsqu'il en avait parlé avec son grand-père, celui-ci s'était presque étouffé. Il avait prévenu Camille qu'il ne faudrait pas compter sur un quelconque soutien de sa part. Puis, ayant reposé son verre de bière, il avait explosé dans une colère noire.

- Comment oses-tu, alors que nous avons le devoir de redresser le pays, m'entretenir de ce genre de projet ? Mais tu es devenu fou ! Tu n'es pas un bolchevik, tout de même ?

- Ce n'est pas ça, je veux finir mes études ! Et puis, je vais faire quoi ?

- Écoute-moi bien, Camille, lui avait dit son grand-père, je la connais ta propagande. Ce n'est pas de ma faute si les Allemands ont gagné la guerre. Il faudrait plutôt se demander pourquoi nous l'avons perdue et s'inspirer de leur exemple. En attendant, il est hors de question que je continue à t'entretenir. Si tu veux de l'argent, tu peux travailler pour moi. J'ai besoin d'un commis sur l'Ardenne : la place est pour toi, prends-là. Mais ne me demande rien d'autre. Et sache bien que si tu as des problèmes avec la police, je ne te connais pas !

- Je ne vais tout de même pas travailler pour les Boches !

- Mais qui parle de Boches ? Tu sais combien de familles je fais vivre ? Ce ne sont pas des Allemands ! Qu'est-ce que tu veux,

que je ferme les usines, les charbonnages, qu'on crève tous de faim ? On sera plus avancés, tiens. On n'aura qu'à attendre que les lâches qui ont foutu le camp à Londres nous apportent des galettes et des petits pots de beurre ! Moi, la politique, cela ne m'intéresse pas. J'ai les mains dans le cambouis, moi ! Il se trouve que je fais des affaires et que j'ai besoin de clients pour faire tourner mes entreprises, c'est tout et c'est déjà bien assez comme cela. Alors tu réfléchis. Tu as une semaine.

XXX

C'était tout réfléchi. Hargnies et sa famille lui manquait. Avec les quelques billets que lui avaient tendus son grand-père, Camille avait payé sa logeuse. Il avait fermé ses deux valises, était monté dans le train pour Charleroi. Là, il était allé prendre ses instructions chez son grand-père et puis s'était dirigé vers Vireux-Molhain. Il y traverserait la Meuse pour monter sur l'Ardenne.

Jusque Vireux-Molhain, la route avait été facile – même le passage de la frontière n'avait posé aucun problème. Camille avait ses papiers en règle et son grand-père avait tout préparé dans les moindres détails.

Les choses s'étaient compliquées dans la petite cité mosane. Depuis l'armistice, une partie du département des Ardennes était zone interdite. Ceux qui avaient fui l'avance de la Wehrmacht avaient interdiction de retourner chez eux. La zone interdite était destinée à devenir un territoire germanique, qui

formerait une zone tampon entre le Reich et la France ; seuls donc pouvaient théoriquement y accéder les personnes dûment mandatées, munies d'autorisations spéciales.

Camille disposait de ce laisser-passer – théoriquement, il n'aurait donc eu qu'à le sortir pour que la sentinelle postée à l'entrée du pont lui cédât le passage. Or, depuis quelques jours – le 18 décembre 1941 précisément - le commandement militaire allemand avait supprimé les postes de contrôle. Les interdictions de circuler étaient toujours d'application mais, sur le terrain, les gens désireux de rentrer chez eux pouvaient désormais le faire... à condition bien sûr de ne pas se faire arrêter, auquel cas ils devaient s'acquitter d'une amende.

Par conséquent, tout en lui faisant bien comprendre qu'il se contenterait d'une somme équivalant à cette amende pour le laisser passer en fermant les yeux, l'officier en charge du pont avait refusé le passage à Camille, au prétexte qu'il devait en référer à sa hiérarchie.

XXX

Hélas pour lui, Camille ne disposait pas de cet argent. On aurait dit que son grand-père se méfiait de lui : il lui avait donné juste la somme nécessaire au voyage. Le temps de prévenir Charleroi et de voir revenir la somme nécessaire au passage, Camille fut donc bloqué à Vireux-Molhain.

La situation lui semblait absurde. Depuis quelques jours, un froid glacial avait dissipé le traditionnel brouillard hivernal. Avec

l'air sec, on entendait claquer les portes d'un côté à l'autre du fleuve. Sur l'autre rive, le jeune homme distinguait parfaitement les maisons bleues de Vireux-Wallerand, le village-sœur.

Camille passait ses journées perdu dans ses pensées, dans le café situé juste en face du pont. Derrière le village, il voyait se dessiner la croupe noirâtre de l'Ardenne : au-delà des crêtes l'attendait son enfance, qu'il avait passée là-haut, au village, en compagnie d'Antoine, son cousin, un frère pour lui.

Et il y avait ce maudit pont, ce fleuve imbécile, cette guerre stupide !

Tout lui semblait vain. Un sentiment de lassitude, le même qui l'avait étreint quelques fois depuis la débâcle, l'envahissait, le submergea bientôt comme une inondation.

On est toujours surpris de constater à quel point les résolutions les plus franches sont souvent prises à la faveur d'un événement secondaire ou anodin : Camille entra en résistance parce qu'un connard de bureaucrate corrompu l'empêchait de revenir chez lui.

- Il m'avait emmerdé, tu comprends, alors j'ai eu envie de les emmerder tous autant qu'ils étaient, m'avait-il avoué en glissant distraitemment une bûche dans l'insert. Ce n'était sans doute pas la meilleure raison mais avant cela, je dois bien dire que je n'avais pas trop réfléchi à ma place dans le merdier.

XXX

Le père de Camille, Jean Vizouchat, était un héros de la Grande Guerre. Il avait été gazé en 1917. On l'avait récupéré à demi-mort dans sa tranchée jaunie et, depuis, il avait été de sanatorium en sanatorium.

En 1922, héros aux poumons brûlés, il avait rencontré et séduit une jeune femme. Elle s'appelait Mireille Louveau, était fille unique et issue d'une grosse famille d'industriels belges qui s'occupait de mines du côté de Charleroi. Cette liaison d'hôpital, qu'on aurait pu résumer comme l'ultime pulsion de vie de deux agonisants, n'en était pas moins une mésalliance qu'on avait cachée comme telle. De sa branche maternelle, Camille n'avait donc jamais connu que son grand-père, Jules Louveau. Et encore, il n'avait pas dû cette bonne fortune à son indépendance d'esprit ou son mépris des convenances, mais au simple fait que ledit Louveau était un père inconsolable :

Gravement poitrinaire, de surcroît épuisée par une grossesse et un accouchement difficile, Mireille Louveau s'était éteinte en 1925, dans un établissement médical suisse. Elle était enterrée là-bas, au bord du lac Léman, morte mer exposée à tous les vents de glace.

Quant à Jean, il avait fini par mourir lui aussi, en 1928, après onze années d'une terrible agonie.

XXX

Camille était resté chez son oncle. Il habitait à Hargnies et vivait du commerce de bois, spécialement les piquets de pin qu'on utilisait pour étançonner les galeries de mines. C'était un négociant médiocre, absolument dénué de tout esprit de lucre, qui gérait son entreprise comme une coopérative à visée sociale.

Achetant trop haut et vendant trop bas, Arille Vizouchat ne devait sa survie commerciale qu'aux commandes de la Compagnie des Charbonnages du Centre, dont la famille Louveau était par un heureux hasard un des principaux actionnaires.

En retour, Louveau avait gardé un œil sur Camille, qu'il comblait de cadeaux à chaque visite. Lorsqu'il avait été en âge de comprendre, l'Oncle Arille s'était fait une joie de révéler au petit garçon que le vieux monsieur un peu austère, qui lui parlait de sa maman avec une larme à l'œil, était son grand-père.

Jules Louveau en avait conçu une grande colère contre Arille Vizouchat, mais comme il n'avait pas résisté longtemps aux assauts de tendresse de son petit-fils, il lui avait pardonné. Depuis lors, une véritable complicité s'était nouée entre les deux hommes ; d'un côté, le social-démocrate bon teint, charitable, paternaliste, franc-maçon, flexible, de l'autre le communard idéaliste, esthète, radical, rigide, alliance improbable et pourtant exemplaire de ces années de Front Populaire.

XXX

Combattant valeureux, l'Oncle Arille n'avait rien du héros conventionnel. Les breloques le révulsaient et il fuyait les commémorations, auxquelles il aurait pourtant eu sa place.

Comme tant d'autres de ses camarades, il avait été enrôlé en 1914, sans avoir quasiment jamais quitté son village. Il en était parti français et en était revenu internationaliste.

Il était révolté par ce qu'il avait vu durant quatre ans, tout autant qu'il était honteux d'avoir traversé l'enfer sans blessure sérieuse. Hanté par le souvenir de la boucherie, Arille considérait qu'il était de son devoir de cracher sur la guerre et les institutions. L'Armée, l'Église, la Justice, la Nation étaient autant d'ennemis à combattre. Il débusquait leur influence jusque dans les plus petits détails de la vie quotidienne et les combattait avec une ardeur qui créait le scandale dans le petit village.

C'était une sorte de dévot, éduqué sur le tambour, qui mettait un zèle farouche à combattre toutes les propagandes, plaçant la justice et la culture au-dessus de tout. N'était son rôle économique, puisqu'il fournissait du travail à quelques dizaines de personnes au village, il eût été infréquentable, se défiant pareillement des calotins, des marxistes et des libéraux.

XXX

La tante de Camille, Geneviève Vizouchat née Georges, était du même tonneau anticonformiste que son mari. On l'appelait Jenny. Elle était d'une laideur peu commune, ce qui convenait à son occupation principale, qui était d'être rebouteuse. Elle soignait brûlures, fractures et maux de ventre à partir des plantes qu'elle tirait de la forêt, milieu qu'elle connaissait mieux que personne.

Cette activité lui prenait tout son temps mais n'était guère rentable. Fine mouche, Jenny avait constaté que la réussite de ses interventions reposait en grande partie sur la croyance de ses patients qu'elle possédait des dons surnaturels. Or personne ne peut se faire payer pour un don, sous peine de le rendre inopérant ; du coup, on la payait en services, en petits oiseaux, en pots de confiture.

Lorsque quelqu'un requérait ses soins, Jenny refusait tout d'abord de le voir. Il fallait toujours passer par l'intervention d'un tiers. Jenny écoutait attentivement les symptômes et prescrivait une série de prières. Et pendant que le malade et son entourage s'abîmaient dans les oraisons, elle filait à la cueillette. Ensuite, elle en préparait le produit en décoctions, cataplasmes, infusions avant de se rendre au chevet du malade. Elle entrait dans la pièce avec de grands signes de croix, en marmottant des prières. Puis elle s'asseyait et discutait. Elle contemplait les blessures, apposait les mains, égrenait un chapelet de buis. Quand elle aurait pris congé, le

malade aurait été entendu, oint, consolé et il lui aurait été signifié une nouvelle série de prières adaptées...

Le lendemain, le plus souvent, la blessure était en voie de la guérison. Jenny était particulièrement efficace en cas d'entorse ou de brûlure.

XXX

Toutes ces simagrées agaçaient Arille au plus haut point. Il ne comprenait pas pourquoi sa femme, qui n'était pas plus croyante que lui, s'échinait à jouer la comédie et ne révélait pas sa science d'herboriste. C'était pour lui une offense à l'intelligence et à l'honnêteté. Cependant, ils ne se disputaient qu'en privé : Arille ne trahirait jamais le secret de sa femme, même si les bigotes du voisinage, lorsqu'il se laissait aller à quelque tirade anticléricale, ne manquaient jamais de lui faire remarquer que sa propre épouse était la plus dévote d'entre elles.

En dépit de ce profond désaccord, Arille et Geneviève formaient un couple très uni. Ils avaient élevé Camille de la même manière que leur fils Antoine, qui était né un an plus tard, en 1924, c'est-à-dire en méprisant les voies classiques de l'éducation.

Aux yeux d'Arille, qui était aussi taciturne qu'intransigent, l'important n'était pas d'avoir tort ou raison, mais d'être conscient de sa volonté et d'agir justement. Il pensait que le reste viendrait plus tard, que le préalable à toute acquisition de

valeur était l'esprit critique. C'était une conscience libre, qui professait la confiance absolue envers ses proches.

L'Oncle Arille accueillait toute chose avec étonnement et curiosité mais expliquait très rarement le sens de ses interventions éducatives. Il n'était jamais d'accord avec rien, passant son temps à remettre en question, voire à dénigrer, ce qu'Antoine et Camille avaient appris par ailleurs. Il était capable de soutenir tout et son contraire dans la même minute. Il en résultait une grande confusion dans l'entendement des deux gamins, qui poussaient comme des herbes folles.

C'était à la Tante Jenny qu'incombait de manifester un peu d'autorité et d'apporter de la structure dans cette éducation libertaire. Gentiment mais fermement, elle veillait à maintenir une certaine cohérence de valeurs. En quelque sorte, elle veillait à ce que les enfants ne sortent pas du droit chemin, pendant que son mari s'ingéniait à en élargir l'assiette.

Camille et Antoine, en dépit des malheurs qui avaient frappé le premier, avaient donc connu une enfance libre et heureuse. Ils couraient les bois et les prés, fréquentaient la petite école et grandissaient au milieu d'un monde pittoresque et sauvage.

XXX

Cinq à six fois par an, un autre monde s'ouvrait pour Camille, celui de son grand-père.

Le plus souvent, il le voyait à Vireux-Wallerand, dans un hôtel où l'homme d'affaires avait ses habitudes.

Avant l'aube, l'enfant montait dans le camion de bois et s'asseyait entre le chauffeur et le contremaître. Une bonne et forte odeur de cuir, de tabac, de transpiration lui montait aux narines, l'odeur des hommes. Quand y avait de la buée sur les vitres, Camille dessinait du doigt.

Camille était fasciné par la taille gigantesque du volant, posé presque à plat sur le tableau de bord. La route, pleine de tournants et de cahots, s'amorçait dans une montée très raide qui surplombait le village, avant de replonger, derrière cette ligne de crête, vers la vallée de la Meuse. Le voyage durait près de deux heures, pendant lesquelles il s'agissait surtout d'éviter les coups de coude du chauffeur, qui brinquebalait avec tout le camion.

Emmitoufflé dans de gros chandails de laine, Camille entrevoyait la forêt endormie et sombre ; comme la mode était à Pierre Loti, il s'imaginait à quelque poste de vigie, battant la crête des vagues à l'aide d'un faisceau lumineux.

Plus tard, en janvier 1945, il serait incorporé dans la défense anti-aérienne. Il aurait pour mission d'illuminer le ciel à l'aide d'un énorme projecteur. À ce moment, ivre de vengeance, espérant l'apparition d'un avion boche, son regard croiserait encore celui d'un animal sauvage.

- Si c'est des yeux orange, disait le chauffeur, c'est que c'était un renard. *Wette* ! elle est là, la sale bête. C'est ça, c'est un renard. Oh le petit fumier ! c'est que c'est malin, ces bestioles-là (tout ça parce qu'il se faisait bouffer ses poules).

Une ou deux fois, il arrêterait la course du projecteur. Ho, Vizouchat, tu rêves ! dirait le chef de batterie. Oui, sergent, désolé. Il n'aurait pas pu lui parler du vol droit de la bécasse ou du battement des ailes de la chouette, passant très bas dans son champ de vision.

XXX

Dans les soixante ans plus tard, il me raconterait ça au détour d'une phrase, comme si c'était un détail. S'était-il rendu compte que nous étions du même bois ? Que j'étais moi aussi capable, tout à coup et parfois sans logique, de me laisser emporter par des associations subites, qui s'enchâssaient les unes dans les autres, à la façon des poupées russes ? N'aurait-il pas pris pour une marque de désintérêt ma propre distraction ? Comment aurais-je pu lui avouer qu'au moment où il se revoyait dans la cabine du vieux Renault descendant vers Vireux, j'étais irrésistiblement projeté dans le canapé du salon familial, plongé dans la lecture du Sceptre d'Ottokar, planche 56, au moment où Tintin et Milou, aux commandes d'un Hurricane, sont allumés puis descendus par la DCA bordure et que, depuis la cuisine, ma mère m'annonce, avec son timbre de voix si caractéristique et bientôt inaudible, que les gaufres sont presque prêtes.

Et de sentir l'odeur de la pâte qui cuit. Et de suivre, pétrifié, la main dans celle de mon père, le corbillard qui enchaîne ma maman à une nuit éternelle.

XXX

Vireux-Wallerand est une petite bourgade située dans un large méandre de la Meuse, reliée à la cité industrielle de Vireux-Molhain par un pont en deux tronçons, enté en son milieu sur les berges d'une île. De petites maisons de pierre bleue s'échelonnent le long du fleuve, en deux ou trois axes parallèles ; de là s'élèvent quelques ruelles, dont la plus pentue se transforme rapidement en une route, seule voie d'accès au plateau forestier ardennais.

Les commerces, ainsi que les cafés et les hôtels se sont agglutinés autour de l'église, juste en dehors de la zone critique en cas d'inondation.

Enfant, Camille adorait cet endroit. C'était le point extrême de son univers, la porte d'entrée vers un autre monde, industriel et urbain, fertile et moderne. D'ordinaire, il passait la journée avec son grand-père et rentrait sur Hargnies, le soir, une fois le camion déchargé de son bois et lesté d'une autre marchandise.

Ils se promenaient le long du fleuve, selon un rite immuable. Le vieux monsieur savait que l'enfant n'aurait pas de plus grand plaisir que d'emprunter la passerelle de bois que les Allemands avaient construite durant la guerre. Une fois le fleuve franchi, ils faisaient encore quelques pas le long du chemin de fer,

jusqu'à l'énorme usine sidérurgique qui emplissait quasiment toute l'embouchure du Viroin.

XXX

Avant-hier, j'ai mis les pas dans ceux de l'enfant. J'ai suivi des fantômes, des souvenirs jamais advenus, je suis allé à Vireux. Je suis parti très exactement de la grand-place d'Hargnies, comme Camille à l'époque. J'y suis arrivé sur le coup de cinq heures du matin ; il faisait une bise glaciale ; je savais que je ne verrais pas le jour avant mon arrivée sur les bords de la Meuse.

Je me suis arrêté devant la maison de son oncle. Je suis descendu de la voiture, je me suis roulé la cigarette des grands froids et j'ai pensé très fort à lui. Moi qui ne croit ni à dieu ni à diable, j'ai mis toute mon énergie à convoquer son esprit.

Puis je suis remonté et j'ai démarré la voiture. Je me suis mis en route lentement, très lentement, comme si j'étais au volant d'un camion des Années Trente, chargé de bois jusqu'au sommet des ridelles. Je me suis reproché de n'avoir pas arrêté Camille dans son récit lorsqu'il m'en a parlé : tous les détails qui me font défaut sont les signes tangibles de sa disparition.

J'ai eu tout le voyage pour me repasser en boucle le seul signe d'agacement qu'il ait jamais manifesté à mon égard.

XXX

Depuis mon passage en cour d'assises, j'ai développé une méfiance féroce envers psychologues, psychanalystes et psychiatres. Globalement, tout ce qui relève du « psy » suscite ma méfiance immédiate.

Blasphème moderne : je tiens Freud pour un redoutable illuminé, un dangereux pervers, un égotiste dévoyé par ses obsessions sexuelles.

J'abhorre cette manière douceuse avec laquelle cette caste caquetante dissèque nos moindres gestes et paroles, histoire de nous démontrer sans contestation possible que leur intuition est la bonne et que notre complexité n'est que de façade. Je hais plus encore l'espèce de fatalité qu'ils agitent comme un hochet, comme si nous étions des pions perpétuellement enchaînés à des émotions, rivés à des fonctionnements insanes.

Je pressens chez eux la sournoise envie de reconnaître dans notre humanité les turpitudes qui les habitent, à l'image des curés exorcistes traquant inlassablement la marque du démon chez des ignorants livrés à leur pouvoir.

Aux uns ou aux autres, pas de denier du culte, pas de ralliement, même temporaire ou partiel, à leur vision du monde – tout juste concéderai-je un intérêt pour les sujets qu'ils profanent - métaphysique ou ressorts cachés de nos volontés. Quant au reste, misérables et redoutables illuminés, je vous le dénie. Et m'interdis de tolérer vos raccourcis, vos démonstrations ou vos victoires : une pensée magique basée

sur des suppositions qui permettent d'affirmer tout et son contraire n'est jamais qu'une entourloupe, un enfant dévoyé du rationalisme.

XXX

Je suis à mon tour face au fleuve. Il a changé, bien sûr : avec la caisse que Camille m'a laissée, je peux en établir l'historique.

C'est une caisse en carton amolli, aux coins rapetassés par de grosses bandes d'adhésif poussiéreux, qu'on plaque chaque fois plus fort et toujours avec moins de succès. Avant que la caisse ne finisse de se décomposer, il faudrait transférer son contenu dans une malle ou une valise – enfin n'importe quoi de plus approprié – mais j'ai l'impression que la caisse est tout autant le legs de Camille que les documents qu'elle contient. C'est là-dedans que j'ai trouvé quelques-unes des pièces qui m'ont permis de donner du corps à ses confidences. Dont une collection de cartes postales retraçant la succession des ponts de Vireux.

XXX

Avant 1850, le passage d'une rive à l'autre doit s'effectuer sur une de ces barges à fond plat, reliée aux deux rives par une corde sur laquelle le passeur effectue une traction à l'aide d'une sorte de manchon en bois. On monte dans le bateau par un embarcadère enjambant un ourlet rivulaire composés de joncs, de phragmites et d'iris. Moins visibles, les touffes de menthe et de cardamine atténuent l'odeur fade des vasières. Par temps

ensoleillé, l'endroit doit pulluler de fines demoiselles bleues ou vertes, et les rares bourgeoises à ombrelle de s'extasier devant la joliesse du lieu, sous l'œil indifférent des travailleurs de force et des ouvriers.

À cette époque, la vie est dure et le fleuve sans pitié. Son débit a toujours été capricieux : les eaux sont hautes et rapides en saison hivernale, basses et paresseuses à l'étiage ; évidemment, c'est lorsque le fleuve est dangereux qu'il est propice à la navigation. Celle-ci se fait par halage, c'est-à-dire que des hommes ou des chevaux tractent des embarcations depuis un chemin tracé sur la berge. Pour peu que l'embarcation bute sur un caillou ou un arbre immergé, l'homme ou l'animal sera précipité dans les flots : il ira rejoindre le cortège des suicidés, qu'on imagine onduler au gré d'invisibles courants - molle sarabande dans l'enchevêtrement des renoncules, des anguilles et des couleuvres à collier.

Où la berge est trop étroite, il faut sauter dans l'eau pour tracter le navire, alors on précipite dans le fleuve des amoncellements de pierres taillées grossièrement, qui servent d'assises à un empièchement plus fin, sur lequel on peut circuler : ce sont les perrés. Ces précieux perrés nécessitent un entretien constant et titanesque, vorace et ténébreux labeur auxquelles s'échinent quatre-vingts générations d'hercules inconnus, mémoires happées par une onde sans fond ; la vie est dure et le fleuve sans pitié, qu'on vous dit : on n'a pas le cœur à s'extasier aux crochets serrés des hirondelles.

XXX

Au tournant du XIXe siècle, prends ta pioche et creuse : on perce des tunnels pour raccourcir les méandres, les radiers sont percés par des chenaux qui ont pour effet de maintenir un niveau d'eau constant. Cinquante ans plus tard, les passages guéables ont été définitivement disloqués : le chemin est ouvert à l'industrialisation complète. Entre Namur et Givet, les perrés ont été redoublés, le trafic commercial passe à 170.000 tonneaux, convoyés par une flotte de 150 bateaux. Ils transportent principalement de la houille et du minerai de fer, provenant des bassins de Charleroi et de Liège, pour alimenter les hauts-fourneaux ardennais. La circulation sur le fleuve devient incessante. Vireux-Molhain se développe : il faut un pont pour amener matériau et ouvriers à la forge.

Cela fait déjà des lustres que les ingénieurs pullulent. Depuis Vauban, on les voit arpenter les rives du fleuve en long et en large. Ils vont par petits groupes, affairés, véhéments. Ce trafic s'accélère avec la Révolution. Maintenant, ils gesticulent de plus belle, ils portent chapeaux hauts et longues cannes, assorties à leurs redingotes, ils déplient des plans comme des cartes routières. À l'arrière-plan, en un service discret, des paysans en sabots attendent la décision des puissants, industriels et politiques. Ceux-ci, qui ont le cou gras et la montre en gousset, prisent moins les arpentages : ce sont des animaux de salons et d'études, perclus de goutte ; nimbés dans les fumées de cigares, ils envisagent les plans au travers des entailles de leurs

services en cristal ; pendant ce temps, leurs femmes froufroutent au jardin, jolies plantes sous les rosiers.

XXX

Un matin, un convoi est descendu jusque sur la berge : des chariots contenant du matériel. On a dressé des fours, des zones d'entrepôt et de gâchage ; et qui se présenta fut embauché. Durant le temps du chantier, les ouvriers seront nourris, logés, abreuvés, en plus de recevoir un petit salaire.

Ce sera un pont à la mode de monsieur Marc Seguin : quatre piles de briques auxquelles sont suspendus des câbles qui retiennent un tablier de bois.

On l'inaugure sous la pluie. Le maire et son adjoint plastronnent. Flonflons de la fanfare, discours à gros tambour, les enfants curieux mettent les doigts dans le nez : ils ne comprennent pas bien le discours en français que les adultes traduisent.

XXX

Et bientôt, par le placement de ce nouvel élément, comme la main de l'enfant modifie la maquette, un paysage moderne apparaît : les premiers chars à bœufs se sont à peine aventurés sur le pont que des voitures les dépassent, avec des conducteurs aux yeux d'insectes.

Une foule bigarrée se presse entre les montants rouges. Ouvriers, paysans, bourgeois, tous passent et repassent – voyez ce paltoquet, le dos creusé et l'œil rieur, effronté et fuyant ; c'est peut-être Rimbaud dans ses fugues, qui monte à Charleroi se faire servir le boire et le manger dans un cabaret vert. Ah, c'est qu'il y en a, de ces photos qui font rêver : poètes en guenilles, guerriers empanachés, bourgeoises à corset boutonné, enfants en sabots, ouvrières à giron ; quel plaisir - mes préférées sont celles où l'on voit des femmes, l'air austère, avec un chignon posé sur le sommet du crâne, comme un baba sur une petite assiette. Pour peu on oublierait que ces gens triment du matin au soir, et que la plupart passent le pont sans goûter au plaisir du voyage.

Mais c'est bien cela : le pont a oblitéré le fleuve. Il a rendu le cours d'eau presque pittoresque, comme un détail.

La Meuse n'est plus une frontière, sinon en temps de guerre. On la franchit sans y penser.

Peut-être que c'est parce que nous avons gommé notre environnement que nous ne prenons plus la peine de réfléchir au sens des choses ? Va savoir. On devrait peut-être s'astreindre à s'asseoir sur le bord des fleuves et à regarder l'eau qui coule.

Ou alors, hypothèse Vizouchat, c'est précisément pour éviter les examens de conscience que nous avons inventé le besoin de vitesse.